

EXTRAIT D'UN SERMON SUR LE DIVIN SACREMENT

Brève présentation de saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, et extrait de son sermon présenté ici en traduction.

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem à partir de 633 et décédé peu après la prise de Jérusalem par les Sarrasins en 636, a laissé une mémoire bénie pour ses actes de bravoure en défense de l'orthodoxie contre les monolithes, auxquels il s'est activement opposé avant et après son accession au patriarcat de Jérusalem. L'histoire de l'Église conserve également le souvenir de ses écrits qui, jusqu'au commentaire de Photius, témoignent d'une profonde piété. Le lecteur y trouvera une connaissance approfondie et une exposition précise des dogmes de la foi. L'Église, qui a canonisé saint Sophrone comme l'un des patriarches de Jérusalem, a rendu ses actes pour l'orthodoxie particulièrement vénérables et ses écrits précieux pour chaque chrétien orthodoxe. L'extrait du sermon de saint Sophrone, présenté ici est d'autant plus précieux qu'il a été découvert récemment, de manière tout à fait fortuite et inattendue : l'existence même de ce sermon était jusqu'alors inconnue. Il a été trouvé dans l'un des codex du Vatican et figure dans l'édition de mai 1840 du «Specilegium Romanum», tome 4, d'où nous l'avons tiré pour la traduction. À la lecture de cet extrait, riche en réflexions profondes et édifiantes sur le rite du culte orthodoxe, on ne peut s'empêcher de regretter que le sermon complet du saint patriarche n'ait pas été conservé et que l'extrait lui-même contienne des omissions, des erreurs grammaticales et plusieurs insertions qui rendent parfois difficile pour le traducteur la compréhension du sens véritable du passage traduit. Mais soyons également reconnaissants de ce que nous a permis de découvrir grâce à ce précieux sermon du saint père, dont le témoignage et les commentaires sur le rite du culte orthodoxe sont doublement précieux : par leur ancienneté et par leur valeur intrinsèque. Le sermon, dont un extrait est proposé ici, porte la légende suivante dans l'édition de mai : «Sermon présentant un aperçu général de l'histoire de l'Église et une explication détaillée de tout ce qui se déroule lors du rite divin.» Cette légende correspond globalement au contenu du sermon, d'après l'extrait, si l'on entend par «histoire de l'Église» l'histoire de l'Église, des offices, des rituels, etc., et par «essai» la brève note introductive sur la composition et l'organisation originelles du culte chrétien. Il est toutefois peu probable que cette légende n'ait pas été ajoutée au sermon après saint Sophrone par un collecteur ou un copiste de ses écrits.

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

Après la venue du Consolateur, conformément à la promesse et à la parole de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ : «Quand le Consolateur sera venu, celui que je vous enverrai de la part du Père, il vous enseignera, il se souviendra de tout ce que je vous ai dit, et il vous annoncera tout le reste, que vous ne pouvez ni entendre ni supporter maintenant» (Jn 16,13-14; 14,26), les apôtres reçurent le rang de grand prêtre, instruits par le saint Esprit qui descendit sur eux sous la forme de langues de feu et les ordonna évêques pour chacune des nations dont il leur enseigna la langue. Ils composèrent les prières des sacrements du rite divin, tenant compte du zèle du peuple, des temps de persécution et de la perfidie des persécuteurs. Et bien que leurs prières et leurs offrandes diffèrent naturellement, l'ordre des sacrements demeurât toujours le même que celui donné par notre Seigneur Jésus Christ. Après les Apôtres, messagers de Dieu, certains pères de l'Église composèrent des prières, des offrandes et l'ordre complet des offices sacrés, tels que le glorieux et saint Épiphanes, le grand Basile et le divin Jean Chrysostome. Bien que chacun écrivît pour lui-même, tous puisèrent à la source vivifiante du Consolateur les mêmes institutions, que l'Église orthodoxe accepta comme si le Christ lui-même les avait prononcées et mises en œuvre. Aujourd'hui, plus que toute autre, la liturgie du grand Basile et de Jean Chrysostome est en usage, ainsi que la liturgie des dons présanctifiés, que certains disent dédiée à Jacques, appelé le frère du Seigneur, d'autres à Pierre, et d'autres encore à une autre figure.¹

Puisqu'il vous faut aborder le déroulement des offices divins, il convient d'abord d'expliquer ce qu'est une église et la symbolique de l'agencement du demi-cercle, de l'autel, de la voûte, etc. L'église est ainsi nommée car les orthodoxes s'y rassemblent et y sont convoqués; elle est également appelée réceptacle car elle abrite les miracles de Dieu. Le demi-cercle correspond à la grotte de Bethléem et à la grotte où le Sauveur fut enseveli. Le co-trône est une image du trône du Seigneur, sur lequel Il siégea après avoir conquis le monde et être monté au ciel; il est appelé co-trône, et non trône, car le Fils siège auprès du Père. Les autres sièges du co-trône symbolisent l'honneur que les justes recevront après la résurrection, conformément aux paroles de l'Écriture : «J'ai dit : "Vous êtes des dieux"» (Ps 82,6). Les prêtres siègent sur le co-trône, symbolisant ceux qui ont été crucifiés avec le Christ, avec leurs passions et leurs désirs, tandis que les diacres se tiennent devant eux, tels des anges. La sainte table représente le saint Sépulcre où le Christ fut enseveli, et l'autel symbolise le lieu de sa crucifixion, raison pour laquelle l'agneau y est sacrifié. Le ciboire (κιβώριον) représente l'arche de Noé; «κιβ» signifiant arche et «ωριον», sa structure. Les piliers du ciboire sont disposés à l'image des quatre êtres vivants vus par le Prophète. L'autel est appelé (le trône) en correspondance avec l'autel céleste et spirituel : les prêtres terrestres y représentent les rangs spirituels et immatériels, et doivent donc être comme un feu ardent; ou encore, en correspondance avec le lieu saint de la mort du Christ, où, endormi, il s'offrit en sacrifice à Dieu le Père. La voûte au-dessus de l'autel est une image du ciel premier; et le plafond au-dessus du reste de l'église symbolise le ciel visible, avec des bougies allumées en dessous, au lieu d'étoiles. L'autel est disposé à l'image de l'autel céleste : de même que les anges de Dieu y servent, de même, sur le saint autel, des prêtres terrestres sont toujours établis pour servir le Seigneur. C'est pourquoi le prêtre doit être, tel un feu ardent, pur et exempt de toute impureté et de tout vice. Les prêtres sont comparés aux archanges : car, de même que les Séraphins prirent le charbon et le donnèrent à Isaïe, de même les prêtres prennent le pain, c'est-à-dire le corps du Seigneur, et l'offrent au peuple. Que nul ne pense que les offrandes saintes soient des images du corps et du sang du Christ, mais que chacun croie que le pain et le vin offerts sont changés en corps et en sang du Christ. Autrement, l'autel représente la salle du trône et symbolise le second Avènement, car celui qui siégera alors sur le trône jugera les vivants et les morts.

Le cosmos correspond au cosmos sacré de l'Ancien Testament, représentant l'image du Christ crucifié orné d'une croix ; parfois, le cosmos est agencé à l'image d'un rideau. Les barres représentent la clôture du tombeau; elles sont en cuivre, afin que nul ne puisse y pénétrer sans précaution. Elles indiquent également le lieu de prière, signifiant que l'espace extérieur est accessible au peuple, tandis qu'à l'intérieur se trouve le Saint des Saints, accessible uniquement aux prêtres. La solea représente le fleuve de feu séparant les pécheurs des justes, conformément aux paroles de Paul : «Le feu éprouvera les œuvres de chacun» (I Cor 3,13). La chaire symbolise la pierre sur laquelle l'ange, après l'avoir roulée, s'assit près de la porte du tombeau lorsqu'il

¹ généralement à saint Grégoire le Grand pape de Rome (le dialogue)

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

annonça la résurrection aux femmes porteuses de myrrhe. Les marches de la chaire symbolisent l'échelle de Jacob. La section réservée aux femmes est agencée de telle sorte que les épouses soient séparées de leurs maris, tout comme les femmes porteuses de myrrhe ne sont pas entrées dans le tombeau avec Joseph et Nicodème, mais sont restées à l'écart.

La cloche (simandre) symbolise les trompettes angéliques que les anges feront sonner au dernier jour, et par leur son, ils réveilleront toutes les nations. L'inditia représente le sein de la Mère de Dieu; l'ilton, le linceul dans lequel (le Seigneur) fut déposé dans le tombeau.

Le disque, dans sa forme réduite, représente un nuage; le calice, la coupe dont (le Christ) dit : «Buvez, vous tous.» La cuillère rappelle les paroles du prophète Isaïe : «L'un des Séraphins m'a été envoyé» (Is 6,6), et symbolise aussi la Vierge, lorsqu'elle élève le pain céleste. La petite étoile, comme les quatre êtres vivants, recouvre le charbon céleste; elle est également disposée de manière à empêcher les particules d'adhérer au couvercle du disque. La nappe sert également à empêcher toute impureté de tomber dans le saint calice. La lampe et les bougies symbolisent la lumière éternelle et la lumière dont rayonnent les justes. Le dimanche est ainsi nommé car c'est le jour de la résurrection du Christ, et son nom signifie «guérison du Seigneur», puisque c'est ce jour-là que le Seigneur guérit Adam de sa maladie. Nous ne nous agenouillons pas ce jour-là, signe que le mystère de la foi a été restauré par la résurrection du Christ. Nous ne nous agenouillons qu'à la semaine de la Pentecôte, car elle compte sept fois sept jours après Pâques : sept fois sept font quarante-neuf, et le dimanche est le cinquantième jour, symbole du monde à venir. Nous prions face à l'est pour d'autres raisons, mais surtout parce que nous espérons goûter aux bienfaits du paradis qui se trouvent à l'est. Le grand prêtre est l'image du Seigneur : de même que le Seigneur envoie des anges, l'évêque envoie des prêtres. L'évêque est vêtu de robes blanches à l'image des puissances supérieures, c'est-à-dire du Seigneur, comme le dit Jean (Marc) : «Ses vêtements étaient comme la neige» (Mc 9,3). Il porte un omophorion à trois pans car il sert la Trinité. La coupe circulaire des cheveux du prêtre symbolise la couronne d'épines, et la double couronne formée par ces cheveux représente la tête honorable du chef des apôtres, que les incrédules ont rasée par dérision et que le Christ a bénie; car le sommet des douze pierres est l'apôtre Pierre. La couleur flamboyante des vêtements sacerdotaux du prêtre correspond aux paroles du Prophète : «Il fait de ses anges des esprits» (Ps 104,4), et encore : «Qui est celui qui est venu d'Édom ?» (Is 63,1), qui signifie écarlate; ce terme est également employé car le Christ portait une robe écarlate durant sa Passion. Les prêtres, à l'image des séraphins, se couvrent de leurs vêtements comme d'ailes, et, les ailes de leur bouche, chantent un cantique (à Dieu) et reçoivent le charbon spirituel – le Christ – qu'ils élèvent dans le sanctuaire, le tenant dans leurs mains, comme dans les pinces (des séraphins).

Et les diacres, représentant les armées angéliques avec les ailes légères de leurs ornements de lin, tels des esprits serviteurs envoyés pour exercer un ministère, entourent (l'église). Le sticharion est ainsi nommé car la grâce de Dieu y demeure et représente la chair du Christ, étant blanche, comme la chair humaine. Il comporte également des fentes sous les manches pour symboliser le côté (du Christ) percé par une lance. Les doublures des manches symbolisent les liens qui ont entravé les mains du Christ et avec lesquels il fut conduit à Anne et Caïphe : car ils ne l'ont pas lié par derrière, mais par devant. L'épaulette du sticharion fait office de ceinture. Le prêtre est ainsi ceint pour signifier qu'il est ceint dans la vie spirituelle et que son esprit est concentré. Le phelon est une tunique sans couture, tissée de la grâce du saint Esprit, et symbolise en même temps la chlamyde écarlate. L'enchiron (un mouchoir) est une lentille. Si le sticharion et le phelon sont de couleur flamboyante, cela est conforme aux paroles de l'Écriture : «Pourquoi tes vêtements sont-ils écarlates ?» (Is 63,2). Si elles sont blanches, elles évoquent la Transfiguration (du Seigneur) et l'apparition de l'ange aux femmes vêtu de blanc, symbolisant par cette blancheur la lumière de la résurrection. L'omophorion (ou épitrachelion) correspond à la robe d'Aaron, portée par les grands prêtres sous la Loi, et ornée d'un petit sudari sur le côté gauche.

La coupe de cheveux d'un diacre a la même signification que celle d'un prêtre : la couronne d'épines fut posée sur la tête du Sauveur. Son sticharion est blanc, comme celui de l'Ange; l'oracion représente les ailes angéliques et descend jusqu'aux pieds pour reposer sur l'épaule gauche, symbolisant les deux Testaments, le Nouveau à l'avant et l'Ancien à l'arrière. Par conséquent, si le diacre, lors de la communion, ne fait pas le lien entre l'Ancien et le Nouveau Testament, il ne communie pas. Les mouchoirs, que portent les diacres, sont les maîtres de la chair des apôtres. – Ayant ainsi examiné tout cela, parlons maintenant du corps sacrifié par les prêtres. Notre Seigneur

Jésus Christ, offert quotidiennement en sacrifice pour la vie et le salut du monde, est, comme il fut crucifié sur le lieu de l'exécution, immolé par le prêtre lors de l'offrande sainte; il est consumé par la lance, afin que nous n'oublions pas ses côtes très pures, transpercées par la lance lors de la sainte Passion sur la croix, d'où jaillirent aussitôt le sang et l'eau que le prêtre offre en sacrifice pour le peuple, pour l'incorruptibilité et le renouveau du monde entier.

Ce dont nous parlons maintenant est appelé par de nombreux noms, à savoir, bénédiction, offrande, prémices, pain : bénédiction, comme l'anéantissement de la malédiction du premier-né.

Et concernant notre service, il est dit : «Voici, on m'offre de l'encens sur toute la terre» (Mal 1,11). – De même que le Dieu suprême, s'étant incarné de la Vierge, est apparu en une seule hypostase comme Dieu parfait et homme parfait, en tout semblable à nous, excepté le péché, de même le corps nouveau, comme issu d'un sein particulier, du sang et de la chair du corps virginal, c'est-à-dire du pain entier, est détaché par le diacre ou le prêtre au moyen d'un instrument spécifique, appelé kosch, et ainsi, étant retiré de son sein, il est hypostatiquement lui-même. Ainsi, le pain du pain consacré, après avoir été détaché, signifie que le Seigneur a ressuscité le mélange de toute la nature humaine et l'a offert comme prémices et holocauste élu à Dieu le Père. Pendant ce temps, le diacre ou le prêtre, après avoir préparé le sang du Seigneur et son corps, qui sera sanctifié au moment opportun de sa Passion par l'effusion du saint Esprit, le dépose dans le Pain consacré après la prière. Celui qui tranche le corps du pain béni représente l'ange qui dit à la Vierge : «Réjouis-toi.» Ainsi, le corps divin est laissé dans le Pain consacré, comme à Bethléem, lieu de naissance du Christ, mais aussi comme à Nazareth ou à Capharnaüm. En somme, le Pain consacré symbolise les trente années de la vie du Sauveur qui se sont écoulées avant son baptême.

Le grand prêtre accorde un temps déterminé au premier prêtre, qui s'apprête à célébrer le sacrement. Ce temps marque celui annoncé par le prophète Isaïe concernant la naissance de Jean-Baptiste et la venue du Christ parmi nous ; car Isaïe, ainsi que d'autres prophètes, a très clairement prédit le temps de la naissance de chacun. De Jean, il dit : «Voici, j'envoie mon ange devant toi, qui préparera ton chemin» (Mal 3,1; Mt 11,10; Mc 1,2), et de tout ce qu'il annonça à son sujet. Et du Christ : «Voici, la vierge concevra», et de tout ce qu'il annonça concernant sa souffrance, sa mise au tombeau et sa résurrection. À ce moment, le mystère caché depuis la fondation du monde fut enfin révélé : le prêtre, commençant la divine liturgie, représente l'image de Jean-Baptiste, Précurseur, qui, avant le Christ, avait commencé la prédication en disant : «Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. Ainsi, le diacre, tel un ange, dit : «Béni soit le Seigneur», s'adressant au célébrant, c'est-à-dire à Dieu, par une prière pour le mystère divin; le prêtre, appelé à intercéder pour l'effusion de la sainte Trinité dans le mystère, dit : «Béni soit le règne.» Et le peuple, saisi d'une sainte crainte, à l'instar des apôtres lors de la Transfiguration (du Seigneur), répond avec joie et respect : «Amen», c'est-à-dire, véritablement. Au début de la divine liturgie, après la première demande, des prophéties sont proclamées, en partie parce que ce qui est alors révélé a déjà été annoncé, et en partie parce que le Législateur de l'Ancien Testament était le même, né à la fin des temps. Il est important de savoir qu'au début de chaque office, matin et soir, les psaumes de l'Ancien Testament sont chantés en premier, puis les hymnes de la grâce nouvelle, afin que tous reconnaissent que Celui qui a légiféré pour les deux est un seul et même Dieu et le Seigneur Christ. Ainsi, comme nous l'avons dit, après la première supplication, on chante des antiennes, proclamant d'abord qu'il est bon de confesser le Seigneur, né pour le salut de toute l'humanité, puis proclamant de toutes leurs voix que le Seigneur a régné – c'est-à-dire que le Roi éternel, le Seigneur, règne désormais en maître, revêtu de notre humble chair, que le Prophète appelait «puissance», tout comme il l'appelait «serviteur», à cause du reproche de la croix que beaucoup ont perçu. Car, de même qu'un roi qui a toujours eu pouvoir et force, mais ne les utilise pas pour se venger de ses ennemis, lorsque, enfin, désirant venger ses sujets, il se lève et frappe ses ennemis d'une arme quelconque et les précipite dans les profondeurs de la destruction, à ce moment-là (surtout) il entend de tous ceux qui sont libérés de l'oppression : «Et maintenant notre seigneur règne, maintenant il est revêtu de puissance», où royaume et puissance sont appelés son intention et sa détermination à se venger : ainsi le Prophète, prévoyant l'apparition dans la chair de Dieu le Verbe, le temps de la vengeance pour le genre humain, la destruction de l'ennemi avec ses démons, puis la mortification de la mort et la délivrance de ceux qui en étaient possédés, et comme s'il était présent dans la grotte à la naissance du Seigneur, s'écria : «Maintenant il règne, et maintenant il est revêtu de chair», non pas au sens où Il n'avait

pas ce pouvoir, mais au sens où, bien qu'il ait toujours été en Lui, il était gardé caché jusqu'au temps prédéterminé de la révélation. La grâce de l'Esprit, qui nous confirme de toutes manières dans la vérité, prêche généralement l'avenir comme s'il était déjà présent ou déjà passé.

À la fin de la première antienne, on ajoute ces mots : «Par les prières de la Mère de Dieu, sauve-nous»; dans quel but ? Pour confirmer pleinement ce qui a été dit précédemment, en rappelant la Vierge Marie. Le refrain de la seconde antienne est : «Par les prières de tes saints» : puisque nous accomplissons le mystère divin pour le salut des âmes et la rémission des péchés, il est tout à fait approprié de recourir d'abord à l'intercession de la Mère de Dieu, plus élevée que tous les saints et même que les puissances célestes, puis d'invoquer ceux qui ont plu à son Fils. Le cantique «Fils seul engendré» fut chanté par l'empereur Justinien; il affirme que le Fils de Dieu s'est fait homme de manière irrévocable pour le salut du genre humain. Le prêtre sort (de l'autel), portant l'Évangile, à l'image du Christ portant la croix; si c'est un diacre qui le porte, il représente Simon, sur qui la croix fut placée. Les lampes portées lors de l'entrée symbolisent la lumière divine. L'entrée même de l'évêque est l'apparition du Christ et de notre Dieu au Jourdain. Car jusqu'alors, bien que présent (dans l'église), l'évêque n'était pas encore manifesté et visible à tous (en tant que clerc), n'était pas une personne active et n'accomplissait pas d'œuvres surnaturelles et miraculeuses. Mais à ce moment précis, le prêtre, tel le Précurseur accomplissant le baptême de repentance, voyant l'évêque entrer, descend de sa place, comme s'appliquant à lui-même les paroles de Jean : «Il faut que ceci croisse, et que je diminue» (Jn 3,30), et permet aussitôt à l'évêque d'accomplir les plus grands mystères.

Le diacre porte l'Évangile et le présente aux responsables du peuple fidèle, comme la loi divine du Roi, et le prêtre marche derrière et, revêtu de ses ornements liturgiques, présente humblement tous les détails de la crucifixion comme un objet de louange. Alors les chœurs montent à l'ambon et chantent : «Venez, réjouissons-nous dans le Seigneur !» Et ceux qui se tiennent en bas chantent avec eux, formant ainsi une harmonie entre les anges et les hommes. Les apôtres le confirment; certains disaient : «Venez, nous avons trouvé le Bien-aimé»; d'autres : «Venez et voyez». Ils vinrent, dit-on (dans l'Écriture), et demeurèrent avec Lui ce jour-là; en un mot, tout ce qui est écrit dans l'Écriture au sujet du baptême (du Sauveur) se retrouve ici. Les paroles : «Allons nous confesser devant lui», ont ce sens : puisque Celui qui est apparu maintenant est le Dieu éternel et le créateur du ciel, de la terre et de la mer; et qu'il est devenu un homme comme nous, possédant les attributs de la nature humaine, excepté le péché, et qu'il reviendra dans les derniers temps pour juger les vivants et les morts sous la même forme et dans la même hypostase, bien que non dans le même corps, mais non sans corps : alors venez, adorons-le avec foi, comme Dieu, en lui demandant pardon pour nos péchés; anticipons et rencontrons son visage ici-bas dans la confession et la contrition du cœur, afin de le trouver miséricordieux là-bas lorsqu'il jugera.

Après les antiennes, le Trisagion est immédiatement chanté, proclamant l'hypostase divine du Fils, ainsi que celle du Père et du saint Esprit. Distinguant les attributs des personnes (de la Sainte Trinité), les mots «saint Dieu» se rapportent au Père; «saint Fort» à l'attribut de l'hypostase du Fils et du Verbe; et «saint Immortel» à l'attribut du saint Esprit consubstantiel et vivifiant. Cependant, tout cela s'applique aussi à chaque hypostase séparément; car chacune d'elles est sainte, puissante et immortelle, parce que toutes trois partagent une seule nature et une seule essence, et toutes ont un nom commun : la Divinité. Les paroles de ce Trisagion furent brièvement proclamées par David : «Mon âme a soif, dit-il, de Dieu, du Dieu puissant et vivant» (Ps 42,2). Et ailleurs : «Par la parole de l'Éternel les cieux ont été établis, et toute leur puissance par le souffle de sa bouche» (Ps 33,6); et encore : «Par ta lumière nous verrons la lumière» (Ps 36,10). Par ailleurs, en quoi l'hymne des séraphins, récité par Isaïe, qui unit trois fois les choses saintes en un seul nom du Seigneur, diffère-t-il du Trisagion que nous chantons ?

Après le Trisagion, l'évêque monte sur le co-trône, soutenu par les diacres, tels des anges, et les prêtres montent avec lui, tout comme les Apôtres montèrent avec Jésus sur la montagne de la Transfiguration. Ceci marque l'ascension de la terre au ciel et l'abolition des ordonnances juives terrestres; car c'est à partir de ce moment que, après que le Seigneur eut sanctifié le baptême par son exemple, le commencement reçut la grâce. Le fait de siéger sur le co-trône signifie que le Fils de Dieu a exalté la chair qu'il a portée et l'agneau qu'il a pris sur ses épaules (symbolisé par l'omophorion), c'est-à-dire la nature d'Adam, au-dessus de tout principe, pouvoir et domination, et l'a présentée à Dieu le Père. Et comme l'un (le Fils de Dieu) a été divinisé, et l'autre (la nature

humaine assumée) a été divinisée, alors, en raison de la dignité de celui qui s'est offert et de la pureté de l'offrande, Dieu le Père a accepté Jésus-Christ comme sacrifice et offrande agréables pour le genre humain. Ou encore, le grand prêtre et les prêtres siègent sur le co-trône conformément aux paroles du prophète David : «car c'est là que siègent les trônes du jugement» (Ps 121,5). Et lorsqu'ils se tiennent sur le co-trône, l'évêque, représentant devant le peuple la divine transfiguration, étend la main et bénit les prêtres trois fois avec le signe de la croix, comme le Christ a béni ses disciples.

Après le Trisagion, le prêtre bénit l'assemblée en disant : «Que la paix soit avec vous tous», ce qui signifie : «Soyez en paix les uns avec les autres devant la sainte Cène.» Le signe de croix, que l'évêque accomplit coutumièrement à la fin du Trisagion, signifie d'une part l'accomplissement et, en quelque sorte, la confirmation des paroles prophétiques prononcées au sujet du Christ (car son apparition en chair et en os fut le sceau qui confirma la véracité de toutes leurs proclamations) ; et d'autre part, que le signe de croix marque le commencement des œuvres divines et le renouveau du genre humain. Le signe de croix revêtait également une signification pour le monde (que le Seigneur avait donné au monde) : il détruisait les puissances qui divisaient alors les peuples et asservissaient les nations proches et lointaines ; et le Christ, Père du monde, unissait ainsi en un seul être le céleste et le terrestre. Après que l'évêque et les prêtres se soient assis, on lit le prokeimenon en lien avec les lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il est ainsi nommé car il précède les images de la grâce du Nouveau Testament ; il annonce la révélation prophétique et préfigure la venue du Christ. Ensuite, Paul s'avance comme un guide et présente son enseignement au peuple, ou plus précisément, on lit les Actes des Apôtres et les Épîtres des Apôtres, qui contiennent l'accomplissement des promesses du Christ notre Dieu, et d'où ressortent sa puissance et l'infaillibilité de la vérité. Il leur dit (aux apôtres) : «Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes» (Mt 4,19). Voyez comment eux, pêcheurs et ignorants, ont arraché un monde entier aux profondeurs de l'erreur.

Puis, après la lecture de l'Épître, David chante : Alléluia; al signifie «est apparu», el signifie «Dieu», luia signifie «louez le Dieu vivant». À l'Alléluia final, l'omophorion du grand prêtre est retiré, signe que la loi de l'Ancien Testament a cessé et que le grand prêtre dispense une grâce nouvelle. L'encens qui brûle pendant le chant de l'Alléluia symbolise la grâce du Saint-Esprit donnée aux disciples lorsque le Seigneur les envoya guérir «toute maladie et toute infirmité» en Israël (Mt 10,1). Après l'Alléluia, le prêtre ou le diacre, portant l'Évangile dans toute sa pureté, tel un ange envoyé, monte en chaire avec cette loi divine, accomplissant ainsi la prophétie d'Isaïe : «Montez sur les hautes montagnes, proclamez la Bonne Nouvelle» (Is 40,9). Les mains tendues du peuple expriment leur gratitude pour cet honneur miraculeux. Le prêtre ouvre avec révérence la loi (l'Évangile) et la proclame au peuple, tandis que tous demeurent silencieux, à l'image de Moïse, d'Élie et de tous les Prophètes lorsque Dieu leur parlait, et des Apôtres lorsque Jésus Christ leur disait : «Je suis le bon berger» (Jn 10,11). Après la lecture de l'Évangile, le lecteur, le penchant, descend et invite chacun à l'embrasser, comme s'il s'agissait d'enfants. L'Évangile préfigure la venue du Christ, Fils de Dieu, lorsqu'il fut vu clairement, non par divination. Il proclame les paroles du Christ lui-même, les commandements et les lois qu'il a donnés, sa souffrance, sa mise au tombeau, sa résurrection et son ascension. Quant aux miracles, les Apôtres en parlent peu, annonçant en un seul mot leur innombrable multitude.

Les quatre Évangiles correspondent aux quatre êtres vivants sur lesquels le Dieu de tous siégera, assis, comme il est dit, sur les Chérubins. Les quatre visages de ces êtres vivants sont : le premier ressemble à un lion, le second à un veau, le troisième à un homme et le quatrième à un aigle. Le premier visage, semblable à celui d'un lion, symbolise sa puissance et son autorité (Is 9,6); le second indique son ministère sacré; le troisième représente sa venue et sa manifestation dans la chair; et le quatrième, semblable à un aigle en vol, symbolise la puissance descendante du saint Esprit. Ainsi, l'Évangile de Jean relate sa naissance suprême, réelle et glorieuse du Père; car il est écrit : «Au commencement était la Parole.» L'Évangile de Luc présente une image de son ministère sacerdotal ; il commence en effet avec le prêtre Zacharie, qui brûle de l'encens. Matthieu relate sa naissance selon la chair : «Le livre de la généalogie de Jésus Christ», dit-il. Cet Évangile est, en quelque sorte, anthropomorphique. Marc commença par la descente de l'Esprit prophétique sur le peuple, disant : «Voici le commencement de l'Évangile, tel qu'il est écrit dans les prophètes», désignant ainsi l'image ailée de l'Évangile.

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem

Le signe de la croix que l'évêque appose sur le peuple après la lecture de l'Évangile préfigure le Second Avènement du Christ. Les prières et les supplications qui suivent la lecture de l'Évangile, jusqu'à l'Hymne des Chérubins, symbolisent les trois années d'enseignement du Christ et de notre Dieu, ainsi que le catéchuménat préparatoire au saint baptême. À ce moment, les catéchumènes se présentent comme non initiés et indignes du baptême divin et des mystères du Christ. Les prières elles-mêmes, offertes à ce moment-là, sont offertes pour les catéchumènes, les fidèles et l'évêque. Les pères, inspirés par Dieu, considérant la pureté d'âme et de main requise pour toucher le corps très pur du Christ notre Dieu, infiniment plus pur que les rayons du soleil, implorèrent sa miséricorde envers ces personnes, par amour pour l'humanité. Les diacres déploient l'ileton, à l'instar de Joseph et Nicodème lorsqu'ils s'apprêtaient à enterrer le Seigneur. À trois reprises, il est dit : «Catéchumènes, sortez, afin que toute parole soit confirmée par la déposition de deux ou trois témoins.» En s'inclinant pendant la prière, le prêtre exprime sa soumission au Seigneur. Puis le diacre s'écrie : «Sagesse !», c'est-à-dire : «Ô Dieu !», et le prêtre implore Dieu : «Sous ta puissance !» Alors les chantres, tels une nuée d'anges, invitent l'assemblée à chanter l'hymne des chérubins. L'hymne chérubique exhorte chacun, dès maintenant et jusqu'à la fin du rite sacré, à maintenir une attention intense, se détachant de tous les soucis terrestres, car nous sommes sur le point de recevoir le grand Roi par la communion à son corps saint. Les chanteurs qui entonnent cet hymne avec le peuple symbolisent le chant des anges au ciel.

Le vase-trésor), où se déroule la Proskomédie, représente le lieu du crâne, préfiguré par Abraham lorsqu'il déposa le bois, déposa son fils et immola le bélier. Le prêtre, seul dans le temple, chantant l'hymne chérubique, incarne l'image du Père qui accueille le Fils qui s'avance. Les ripidi précédent, symbolisant les chérubins et les séraphins, et les sceptres et les cierges, les signes royaux. L'archidiacre, portant l'omophorion, passe tel un ange, porteur de l'ancienne grâce précédant la nouvelle. Les diacres défilent comme des nuages, accompagnant le corps, comme avec la Divinité, reposant sur le trône chérubin. Les saints dons passent de l'offrande à l'autel (le trône), symbolisant la vie terrestre du Christ avant sa mise au tombeau et signifiant que Dieu lui-même a conduit les mages pour témoigner de sa venue salvatrice parmi nous. Ceci symbolise également le voyage du Seigneur de Béthanie à Jérusalem.